

La fin de l'été approchait doucement. Les jours devenaient plus frais et les pluies avaient fait leur grand retour. Désormais le château de Céлина se dressait fièrement au-dessus du parc. Elle l'avait fait aménager par un grand horticulteur, venu spécialement de Lyon pour le créer de toutes pièces. Le résultat était à la hauteur des moyens mis en œuvre. L'homme de l'art avait su mettre en valeur les courbes naturelles du terrain pour faire, de ce qui n'était qu'une forêt à moitié sauvage deux ans plus tôt, un lieu où l'on n'avait qu'une envie, se laisser vivre en admirant la nature.

Mamie Jeanne, installée sur la terrasse qui dominait le parc, se reposait dans un grand fauteuil en osier. Une large couverture de laine recouvrait ses jambes qui avaient brusquement refusé de la porter au printemps précédent. Elle n'était pas complètement paralysée, il lui fallait juste ne pas trop abuser du peu de force dont elle disposait chaque jour. Elle passait donc le plus clair de son temps dans ce fauteuil. Pour elle, qui avait toujours été très active, c'était une bien grande punition que lui faisait supporter son Créateur.

Hélène, à ses côtés, lui lisait un roman d'un certain Victor Hugo, auteur que mamie Jeanne s'imaginait forcément comme un grand aventurier, à l'image de Jean Wolf pour lequel elle gardait une affection toute particulière.

Céline l'avait obligée à venir s'installer au château, refusant qu'elle reste seule à se morfondre dans son épicerie de Valcivières. De cette manière, elle partageait la vie d'Hélène et, accessoirement, celle de Joseph qui n'avait trouvé aucun argument valable pour contrer la décision de la jeune châtelaine. Comme tout cela s'était passé pendant l'une de ses campagnes en Normandie, celui-ci n'avait pas eu l'occasion de donner son avis sur le sujet. À son retour, il avait retrouvé Louise dans l'épicerie qui l'avait informé de l'infirmité de sa mère et de son installation à Fraissac.

Par la suite, il avait bien tenté de retourner vivre à Valcivières en attendant un nouveau contrat, mais Céline s'était montrée très persuasive, craignant avant tout, il en était certain, que Louise ne profite de son retour et de sa solitude. Depuis plus d'un an Céline n'avait pas désarmé, multipliant les occasions de se montrer indispensable aux yeux du Doleur. Indispensable et surtout attentive à ses moindres souhaits, ce qui ne manquait pas de faire réagir favorablement mamie Jeanne.

– Alors grand benêt, quand vas-tu te décider à la marier cette petite Céline ?

– Dès que les poules auront des dents, lui répondait-il avec un sourire crispé, agacé par tant d'insistance.

Il se passait rarement une journée sans que la vieille femme trouve un moment pour lui faire la même demande. Au début, elle le faisait lorsque l'intéressée était hors de portée de voix, mais depuis deux jours sa tactique avait changé, s'arrangeant pour faire sa requête lorsque Céline se trouvait à proximité, feignant de s'apercevoir, trop tard, de sa présence. La jeune femme ne disait rien, faisant semblant de n'avoir rien entendu. Mais les regards qu'elle échangeait avec Hélène, toujours complice silencieuse, en disaient long sur son assentiment à cette question.

Il existait maintenant une réelle connivence entre Hélène et sa tutrice. Céline lui avait apporté beaucoup de connaissances sur le monde qui les entourait et dont la fillette ignorait tout, n'ayant jamais voyagé plus loin que Saint-Anthème où elle avait accompagné Le Doleur lors d'une foire de septembre. L'enfant découvrait ainsi que certains hommes n'avaient pas la même couleur de peau que la sienne, qu'il existait beaucoup de langues parlées à travers les continents et qu'il était souvent difficile de se faire comprendre dans un autre pays, dont il fallait apprendre la langue pour pouvoir y vivre plus facilement. Elle lui parla aussi du Japon, où Jean avait décidé de retourner vivre. Il lui avait tellement raconté ce pays qu'elle avait l'impression d'y avoir séjourné elle-même. Elle en parlait donc avec beaucoup de facilité et de plaisir.

Elle ne lui parla jamais de l'enlèvement dont elle avait été victime aux Amériques, ne voulant surtout pas réveiller de mauvais souvenirs dans l'esprit d'Hélène qui était encore fragile ¹. Les cauchemars de la fillette avaient pratiquement disparu. Pourtant, quelquefois, une ombre attristait brusquement son regard naturellement gai.

Lorsqu'elle voulait la rendre encore plus heureuse, elle la conduisait chez les couturières de Thiers ou d'Ambert. Elles étaient accueillies toutes les deux comme de véritables princesses. À Thiers, la directrice, une grande femme à l'air revêche, donnait des ordres précis d'un ton sec qui n'admettait aucune contradiction, les ouvrières s'activaient alors sans un mot autour de Céline.

Hélène, les yeux écarquillés, suivait les séances d'essayage de nouvelles toilettes, toutes plus belles les unes que les autres, avec un plaisir évident. Céline en profitait pour lui faire tailler une nouvelle robe, un nouveau manteau

1. Voir *Le Château de Fraisac*.

ou toute autre toilette nécessaire à son embellissement. Elles rentraient souvent à la nuit tombée, fatiguées, mais heureuses.

En cette fin d'après-midi, Jeanne aborda l'éternelle question du mariage, cette fois-ci en présence de la principale intéressée. Joseph s'emporta brusquement.

– Maman, je t'interdis d'aborder ce sujet ! Que ce soit en privé ou lorsque Céline est présente, comme c'est le cas en ce moment ! Je lui ai déjà expliqué pourquoi je ne voulais pas entendre parler de mariage, je n'ai pas changé d'avis depuis, que cela te plaise ou non.

– Tu n'es qu'un égoïste ! En dehors de ce petit ange que la providence a mis sur notre chemin, je n'aurai jamais de beaux petits-enfants, tu es un ingrat.

– Mais pourquoi est-il si important d'avoir des petits-enfants, maman ?

– Parce que c'est comme ça, c'est le déroulement normal de la vie... sauf pour les égoïstes comme toi.

– Maman, arrête, s'il te plaît.

– Et Céline, tu y penses ? Regarde-la ! Elle va se dessécher comme une vieille pomme sur son arbre, son ventre restera en jachère pour toujours. Si ce n'est pas malheureux, une telle beauté inutile.

– Bon, puisque c'est comme ça, je repartirai demain pour Valcivières, là au moins j'aurai la paix.

Céline poussa un cri de désespoir à cette décision.

– Non ! Joseph, je ne te demande plus rien, sauf de rester, je t'en prie ! Mamie Jeanne, je vous en supplie, ne l'ennuyez plus avec ce mariage. Je veux bien me contenter de sa simple présence parce que je ne supporterais pas son absence. Il vaut mieux un tout petit peu, plutôt que rien du tout.

Une larme coula sur sa joue blanche. Elle n'avait plus

rien de la jeune femme prête à tout pour obtenir ce qu'elle désirait le plus au monde.

Hélène se précipita dans les bras de Joseph.

– Je ne veux pas que tu partes non plus.

– C'est la faute de ta grand-mère...

– Non, elle voudrait être heureuse elle aussi, il ne faut pas lui en vouloir. Et moi j'ai besoin de vous tous en même temps.

Joseph releva son menton et déposa un baiser sur son front.

– Je vais rester, du moins jusqu'au mois prochain. Le quatorze, c'est la foire, est-ce que tu viendras avec moi ?

– Bien sûr ! Et Céline, elle viendra ?

– Oui, je vous accompagnerai, ne t'inquiète pas, même si je maudis cette date chaque année.

Sur l'allée principale du parc, ils aperçurent, venant vers eux au pas, deux cavaliers dont ils reconnurent immédiatement les uniformes. Le brigadier-chef de la gendarmerie de Thiers mit pied à terre, puis il monta l'escalier qui menait à la terrasse. Hélène se serra un peu plus contre Joseph ; elle perdit brusquement ses couleurs et son sourire.

– Bonjour, mesdames, monsieur.

Joseph se leva et tendit la main au militaire.

– Bonjour, brigadier.

L'homme, après lui avoir serré la main, se baissa un peu pour se mettre à la hauteur d'Hélène qui demeurait figée, le regard visiblement paniqué.

– Bonjour, Hélène. Comment vas-tu ?

– Bien... monsieur.

– Je suis content.

Il se redressa et s'adressa à Céline :

– Vous avez fait de cet endroit un véritable paradis, mademoiselle.

– Merci, brigadier. Voulez-vous boire quelque chose ?

– Je vous remercie, mais non. J’ai rencontré votre père à Thiers, c’est lui qui m’a dit que je vous trouverais tous ici. Cela m’arrange bien, je dois l’avouer.

– Qu’est-ce qui vous amène ? demanda Joseph en serrant Hélène contre lui.

– Je viens vous faire le rapport des jugements, suite à l’affaire de la petite. Je ne sais pas s’il est nécessaire qu’elle entende tout ça.

– Je veux savoir, monsieur, protesta Hélène qui craignait d’être écartée.

– Bien, comme tu veux, petite. Il s’est passé beaucoup de temps depuis ta libération, mais maintenant tout est fini. Grâce au témoignage que tu nous avais fait, le tribunal a été sévère, et ces brigands n’ont eu que ce qu’ils méritaient. Votre ancien contremaître, mademoiselle Fournier, a été condamné à cinq ans de travaux forcés pour avoir fomenté l’enlèvement, il est au bagne de Toulon. Ses deux complices, eux, ont écopé des travaux forcés à perpétuité et ont été transférés immédiatement au bagne de Saint-Laurent-du-Maroni. Le brigadier, visiblement gêné, marqua une pause.

– Et les aubergistes ? demanda Céline impatiente.

– Pour eux... c’est fini.

– Ils ont été... Joseph n’osait, pas plus que le brigadier, prononcer le mot fatidique devant Hélène.

– Oui, monsieur. En place publique à Paris, il y a une semaine déjà.

Un silence pesant s’abattit sur la terrasse. Personne n’osait parler et chacun des adultes présents imaginait ce qu’avait été l’exécution du couple d’aubergistes de Courpière. Même sans jamais avoir assisté à une telle scène, il n’était pas difficile de s’en faire une idée précise.

– C’est bien, finit par dire Joseph. Merci, brigadier.

Viens, Hélène, allons faire un tour dans le parc, j'ai envie de marcher.

Ils descendirent en silence les quelques marches qui conduisaient au parc. Joseph eut brusquement l'impression que le soleil était plus chaud, plus brillant, que les fleurs avaient des couleurs plus vives et qu'elles étaient beaucoup plus odorantes qu'à l'accoutumée. Hélène tenait sa main et ils déambulaient sans but entre les massifs. Ils finirent par s'asseoir sur un banc d'où ils pouvaient apercevoir la vallée qui faisait face au château. La sérénité de l'endroit n'incitait pas au bavardage, pourtant Hélène se mit à parler, d'une voix faible, aussi faible que la brise qui se lève le matin aux premiers rayons du soleil.

– Le premier soir, il m'a fait me déshabiller et puis il a pris une grosse ceinture et il m'a frappée sur le dos. Il disait que je lui appartenais, qu'il avait payé très cher pour m'acheter et que je devais travailler pour le rembourser. J'ai crié et j'ai pleuré parce que j'avais mal, alors il m'a encore frappée et puis je n'ai plus rien senti. Pendant la nuit je me suis réveillée et je ne voyais rien, tout était noir, ça sentait mauvais, j'avais mal partout. Le matin suivant, elle a ouvert la porte et elle m'a frappée à son tour avec la ceinture, parce que j'avais pleuré et que ça l'avait empêchée de dormir. Ils m'ont donné un peu de pain dur et de l'eau et ils m'ont obligée à nettoyer la cuisine et à faire la vaisselle. Quand je ne voulais pas faire quelque chose, ils me battaient avec la ceinture. Ça a duré pendant des semaines, je ne voyais jamais d'autres personnes que mes deux geôliers, je n'avais presque rien à manger, je volais les restes dans les assiettes des clients, quand il y en avait. S'ils s'en apercevaient, ils jetaient la nourriture par terre et ils m'obligeaient à manger comme un chien. Plusieurs fois, la nuit, il est venu seul dans ma prison. Il posait sa grosse main sur ma bouche, presque

à m'étouffer, c'est ça qui me réveillait... Je me débattais, mais rien ne l'arrêtait... Quand... quand il avait fini, il me battait encore... Des fois, ils me faisaient vite rentrer dans mon cagibi en me menaçant si jamais je faisais du bruit, je ne savais pas pourquoi. Le soir où vous m'avez libérée, ils avaient fait la même chose... Voilà.

« *Voilà.* » Un mot qui résumait tout pour Hélène. Elle avait enfin raconté une partie de son cauchemar, sans mots inutiles, seulement le nécessaire pour vider son esprit de ce qui la torturait.

« *Voilà.* » Elle partageait ses peurs et ses blessures avec celui qui était tout pour elle.

« *Voilà.* » Il savait. Il avait entendu de sa bouche toute l'horreur. Maintenant il avait mal dans tout son corps, ses poings auraient voulu frapper n'importe quoi pour se soulager, mais, face à lui, il n'y avait qu'une enfant qui lui demandait toute la douceur qu'il serait capable de lui donner. Sa première pensée fut de se demander pourquoi il n'avait pas tué immédiatement l'aubergiste, devinant, au moment précis où il libérait Hélène, ce qu'il avait fait. Il se sentit lâche et son écoëurement fut total.

« *Voilà.* » Il était condamné à supporter cet enfer, avec des pensées tirées de son imaginaire d'adulte. Elles approcheraient certainement de la réalité. Hélène n'étant sûrement pas en mesure de tout dire, il en était réduit aux hypothèses.

« *Voilà.* »

Il l'attira contre lui et la berça instinctivement, comme un bébé que l'on veut endormir.

– Il faut que l'on arrive à oublier, Hélène. Ce ne sera pas facile, ni pour toi ni pour nous, mais il le faut pour vivre heureux.